

La puissance de l'instant

Georges Bataille, *Oeuvres complètes*, Tome XI (Articles I, 1944-1949) et Tome XII (Articles II, 1950-1961), Paris, Gallimard, 1988, 593 pages et 651 pages

Gaëtan Brulotte

Volume 31, numéro 2 (182), avril 1989

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/60503ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Brulotte, G. (1989). Compte rendu de [La puissance de l'instant / Georges Bataille, *Oeuvres complètes*, Tome XI (Articles I, 1944-1949) et Tome XII (Articles II, 1950-1961), Paris, Gallimard, 1988, 593 pages et 651 pages]. *Liberté*, 31(2), 133-137.

GAÉTAN BRULOTTE

LA PUISSANCE DE L'INSTANT

Georges Bataille, Œuvres complètes, Tome XI (Articles I, 1944-1949) et Tome XII (Articles II, 1950-1961), Paris, Gallimard, 1988, 593 pages et 651 pages.

Les tomes XI et XII des *Œuvres complètes* de Georges Bataille, publiés sous la direction de Francis Marmande, marquent le terme du colossal travail de réédition critique entrepris il y a plus de dix ans par Gallimard. Ces deux forts volumes grand format rassemblent tous les articles et comptes rendus écrits par Bataille entre 1944 et sa mort en 1962 (à l'exception de ceux qui ont été repris dans des tomes antérieurs et dont on dresse la liste à la fin du tome XII). La plus grande partie de ces textes a été publiée dans la revue *Critique*.

Au cours des dernières dix-huit années de sa vie, Georges Bataille a intensément travaillé et a produit l'ensemble de son œuvre. Cette œuvre tient aujourd'hui dans ces douze importants volumes. Bataille a commencé à publier tard, à l'âge de quarante-sept ans, à un moment crucial de l'histoire littéraire mondiale, juste après la Seconde Guerre. Les articles dont il s'agit ici couvrent ces dix-huit ans.

Dès les premiers articles, datés de 1944, on constate que Bataille avait trouvé sa voie. Les auteurs qu'il commente ont en commun de s'intéresser aux extrêmes auxquels l'esprit prétend. De texte en texte, on découvre Bataille assez fidèle à lui-même. En 1946, il fonde la revue *Critique* à laquelle il commence sa participation par un long commentaire sur Henry

Miller, auteur qu'il soutiendra plus tard lors de la censure de ses livres en France. Déjà on voit que pour Bataille, la littérature est un vaste et énergique combat pour la liberté. Elle se refuse à l'utilitarisme, à la servilité, aux panurgismes esthétiques et à la propagande. Constamment, il revient sur cette idée. *Non serviam est*: cette devise du démon, c'est aussi celle de la littérature, reprend-il, dans une poignante lettre à René Char où il expose pourquoi la vie humaine est incompatible avec l'asservissement. D'où son profond désaccord avec la notion d'engagement lorsqu'elle signifie servir une politique. Ce qui lui importe c'est l'énergie de l'être qui s'agite dans la nuit. Face au silence hostile de l'univers, le débat solitaire de l'écrivain lui paraît plus particulièrement exemplaire de la condition humaine. Être humain, c'est être conscient de sa superfluité. «L'univers pouvait se passer de moi», écrit-il. Cette contingence bien sartrienne engendre une insatisfaction existentielle qui, loin d'être négative, forme les assises de la liberté et alimente la contestation. Car être humain signifie aussi, pour Bataille, se révolter contre les mécanismes refoulants de la société, faire triompher l'insoumission et l'esprit d'indépendance. «Je n'écris authentiquement qu'à une condition: me moquer du tiers et du quart, fouler les consignes au pied.» (XI, p. 12) C'est dire qu'il n'y a pas de recettes: «Pour percevoir le sens du roman, il faut se mettre à la fenêtre et regarder passer des inconnus.» (XI, p. 281)

Porte-parole de l'exubérance, Bataille côtoie ici les hommes et les femmes qui ont représenté les outrances du monde. Les héros célébrés pour leur excès représentent ici le plus fort effectif de ses propos. De Dionysos et Nietzsche aux surréalistes, en passant par Goya ou Sade, il leur consacre plusieurs articles d'une belle intensité. On le sent aussi à l'aise lorsqu'il commente Hemingway que l'art des cavernes, le Rapport Kinsey que Blanchot, l'impressionnisme que Levinas, Durheim ou Genet que Hegel ou Beckett, relevant le lendemain les idoles renversées dans l'ivresse de la veille (tels les surréalistes).

Toutes les lectures de Bataille sont racées. Le critique laisse de côté les œuvres oiseuses pour ne retenir que celles qui

ont compté dans l'histoire ou celles qui nourrissent sa propre démarche. Souvent il tire des ouvrages retenus les seules ficelles qui l'intéressent ou il les intègre à ses préoccupations sur l'érotisme, la dépense improductive, le sacrifice, le sacré, la religion, le mal, la souveraineté, le jeu, le travail, la culture, le non-savoir. Une parution sur le roman américain, par exemple, lui sert de prétexte pour traiter de la souveraineté de la fête.

Qu'on aime ou pas Bataille, on est bien obligé désormais de reconnaître en lui un écrivain authentique et l'un des grands esprits de notre siècle. Contre les littérateurs du dimanche et les rhétoriciens qui ne voient dans l'écriture qu'un aimable passe-temps, il propose une conception de la littérature en tant qu'expérience intérieure: une expérience qui pousse l'esprit aux extrêmes. Comme l'extase, l'alcool, les drogues ou la sexualité, la littérature nous transforme, elle nous extirpe de l'ordre habituel et du monde utile. Elle met «hors de soi» (XI, p. 89), nous rend à la puissance de l'instant, place la vie dans la perspective de l'éclat. Associant art et déraison, Bataille consacre nombre d'articles aux rapports de la folie et de la littérature, ainsi qu'à ceux, aujourd'hui familiers, de la transgression des limites et du texte.

Pour l'auteur de *Ma mère*, la vraie littérature ne peut jamais s'apprécier dans l'apaisement ou le confort. À l'encontre de l'amateur de belles-lettres, Bataille investit d'émotion tous ses comptes rendus, biaise ses propos en fonction de l'œuvre qu'il élabore en parallèle et n'hésite pas à prendre parti quitte à se tromper. Il lui est arrivé par exemple d'interpréter des œuvres considérées aujourd'hui comme majeures dans un sens inverse: ainsi a-t-il dévalué *L'Étranger* et *La Peste* au profit du théâtre de Camus qu'il situe très haut (et, comme on le sait, l'histoire littéraire ne lui a pas donné raison). Avec la même passion, il questionne Proust, encense Queneau, démolit Isou, rend justice à Blake, écorche Gide romancier, mais approuve l'audace du diariste, dévalue Claudel ou Adamov. Prévert lui inspire une allègre conception de la poésie: consommation de l'événement dont elle est la flamme. Atten-

tif aux émotions, aux désirs, aux fièvres, aux jouissances, aux colères, aux rires, aux insolences, aux éclairs de folie, il débuse dans ses lectures toutes les manières de vivre l'instant.

Rien des grands courants artistiques ou philosophiques ou des grandes œuvres, voire des problèmes majeurs de l'heure ne lui échappe. Ses plus longs commentaires, il les consacre à l'existentialisme, à la polémique Sartre-Camus, au sur-réalisme, au communisme, au colonialisme. À cause de sa formation de base, son angle d'approche est très souvent sociologique et anthropologique. Ses réflexions sur la bombe d'Hiroshima sont troublantes d'actualité. Mais le problème qui le préoccupe au plus haut degré, c'est celui de la morale. Il lui consacre, entre autres, un essai substantiel (en commentant *L'Enracinement* de Simone Weil) et c'est à ce problème que reviennent souvent ses réflexions sur l'économie (le rapport travail/jeu) et sur l'érotisme, fondements de son œuvre, ainsi que sur ses compagnons de langage. Comme la littérature est, pour lui, le domaine de la contre-morale, ses affinités littéraires, philosophiques et artistiques sont orientées en conséquence: outre Sade et Nietzsche, ses «amis» sont notamment Klossowski, Blanchot, Ernst, Moreau, Goya, Levi-Strauss. Il analyse leurs livres en détail, sa pensée s'excite à leur contact, il les défend avec fougue.

D'article en article, par touches successives, il définit des éléments de son programme philosophique, médite sur l'absence de Dieu, nuance sans cesse la notion d'être dans l'instant et celle de bonheur, chante «l'homme illimité» («qui seul est libre»), rappelle que «l'érotisme est le propre de l'homme» (XII, p. 467), disserte longuement sur la sexualité, sur la différence des sexes (dont il souligne le caractère frêle et aléatoire), s'enthousiasme pour le passage de la bestialité à l'humanité et pour la transformation de l'animalité et de la nature par l'humain.

En lisant cette impressionnante somme de textes, nous sommes dans les coulisses des grands livres imprimés de Bataille, mais nous sommes aussi au plus près des mouvements de sa pensée. Nous savons quelles œuvres lui ont

importé et ce qu'il en a retiré. En outre, grâce à une liste détaillée des emprunts de Bataille à la Bibliothèque nationale de Paris (fournie dans le tome XII), nous sommes en mesure d'évaluer tout ce qu'il a lu de 1922 à 1950. Mais ce qui importe davantage encore, nous avons là des pages, parfois un peu lourdes mais le plus souvent stimulantes, sur à peu près tous les domaines qui intéressent un esprit cultivé d'aujourd'hui.

Avec ces deux derniers volumes, la première édition des *Œuvres complètes* de Georges Bataille, maintenant terminée, nous donne accès à toute sa production. Parce que les textes rassemblés dans les tomes XI et XII couvrent l'ensemble de sa vie d'écrivain, leur lecture suffirait à nous convaincre, s'il en était besoin, que Bataille est sans contredit un des grands humanistes de notre siècle.